

1

Casey

Aujourd'hui

Il y a au moins une chance sur deux pour que je meure écrasée par le toit de mon chalet dans les prochaines vingt-quatre heures.

Un effondrement fatal : on pourrait y voir une métaphore assez bien trouvée pour décrire mon existence actuelle.

S'il n'y a pas grand-chose que je puisse faire pour rafistoler ma vie en miettes, le toit constitue un problème beaucoup plus surmontable. Ça fait un mois que je demande à Rudy, mon proprio, de le réparer. Chaque jour, je trouve autour du chalet de nouveaux bardeaux qui s'en sont détachés. Un de ces quatre, je m'assiérai sur le canapé du salon et, en levant les yeux, je verrai la lune.

Il y a quelques jours, mes appels sont devenus plus pressants. On annonce une tempête et si rien n'est fait pour mon toit dans les plus brefs délais, je risque d'y rester, carrément. J'ai donc indiqué à Rudy qu'il fallait qu'il rapplique, et vite ! Au téléphone, je n'ai pas été aimable, mais j'ai dit ce que j'avais à dire.

Et après une dizaine de messages laissés sur sa boîte vocale, Rudy est enfin là, en chair et en os.

Planté devant le chalet, il considère le toit en plissant ses yeux tombants. C'est un petit bonhomme maigrichon au regard bleu et à la cinquantaine bien sonnée, qui a l'air de ne faire qu'un ou deux repas par jour. Il gratte le chaume argenté à son menton et rajuste la casquette de baseball grise et élimée qu'il a toujours vissée au crâne. Comme d'habitude, il pue la clope. Quand j'ai emménagé dans le chalet, l'odeur de tabac froid était si forte que j'ai dû aérer durant une semaine avant de pouvoir m'en débarrasser. C'était il y a quelques mois et certains meubles en sont encore tout imprégnés.

— Non, Casey... pour moi, y a rien d'inquiétant, déclare-t-il.

Je serre les poings, bouillonnante d'une colère à peine contenue.

— Hein ? Tu te fous de moi ? Regarde, le sol est recouvert de bardeaux !

Je pointe un doigt rageur sur le petit tas de planchettes rectangulaires que je ramasse tous les jours. J'ai beau ne pas trop m'y connaître en construction, je sais tout de même que ce sont ces trucs-là qui garantissent l'intégrité d'un toit. Et le fait qu'ils s'en détachent n'augure rien de bon.

Par chance, on n'annonce qu'une tempête de pluie. Mais qu'est-ce qui se passera, dans un mois ou deux, quand il se mettra à neiger ? À ce train-là, je vais me réveiller un beau matin sous une congère.

Si seulement j'avais les moyens de me payer un chalet correctement isolé !

J'insiste :

— C'est dangereux.

— Tu te fais trop de bile, Casey.

Rudy sort un paquet de cigarettes de la poche arrière de son pantalon et, avant que j'aie pu le prier de s'abstenir, il en allume une et tire dessus longuement. Il est incapable de rester plus de deux minutes sans fumer.

— Faut te détendre un peu...

Me détendre un peu. Justement, c'était mon but en louant ce chalet au Beau Milieu de Nulle Part, New Hampshire. Je recherchais la paix et le silence, et c'est précisément ce que j'y ai trouvé. Hormis le gazouillis des oiseaux, le chant des grillons et le bruit des piverts, c'est si calme que rien ne peut distraire mon esprit du fiasco de mon existence.

J'ai débarqué ici après avoir perdu mon poste d'instit. Au départ, j'avais dans l'idée de vivre quelque temps hors du système, en autosuffisance, mais au contact de la réalité, j'ai vite déchanté. Je ne déteste pas vivre un peu à la dure, mais creuser ma propre fosse septique, non merci. Voilà donc où j'en suis : certes, je ne vis pas en autosuffisance (j'ai l'électricité, l'eau chaude et une ligne de téléphone fixe), mais je n'ai pas la télé et je repense avec dédain au temps où je ne lâchais pas mon smartphone. D'ailleurs, je l'ai vendu avant de m'installer ici.

Vivre en dehors du système, c'est génial. Tant qu'on a des toilettes. Ah, et puis il faut aussi avoir un toit sur la tête, c'est même un impératif.

Je serre les dents, exaspérée par la situation.

— Je veux que tu ré pares le toit, Rudy.

Si seulement je pouvais être ailleurs... n'importe où ! Mais de préférence à Boston, devant ma classe.

Mes petits élèves me manquent. J'aurais fait n'importe quoi pour eux.

Sauf que c'est justement ça qui m'a valu des ennuis.

— Du calme, ma jolie... Je peux pas réparer le toit maintenant. Pas avec la tempête qui se prépare.

Frustrée, je serre les poings le long du corps. Je sais bien qu'une tempête est prévue pour ce soir ! On annonce des pluies diluviennes et des vents si violents que l'électricité risque d'être coupée. Tout ça, je l'ai d'ailleurs expliqué à Rudy en long et en large, d'un ton qui se faisait plus urgent à chacun de mes coups de fil.

— Exact, dis-je sèchement. Une tempête se prépare. C'est bien pour ça que je tiens à ce que tu le ré pares maintenant.

— Oui, mais là j'ai pas mes outils, objecte-t-il. Ni l'échelle.

— Mais comment ça se fait, ça ? Je t'avais pourtant bien dit de venir le réparer !

— Fallait bien que je vienne d'abord constater les dégâts par moi-même, non ?

Il tire sur sa cigarette.

— Je m'en occuperai quand la tempête sera passée, d'accord ? La semaine prochaine.

Il dit ça sans me donner un jour ni une heure précise, mais je n'en attendais pas moins de sa part. À tous les coups, il m'appellera une heure avant de débarquer et, si par malheur je ne suis pas chez moi ce jour-là, mon toit restera en l'état. Je vais devoir le harceler sans relâche pour qu'il s'en occupe.

— Autre chose... dis-je.

Rudy lâche un grognement d'impatience.

— *Quoi encore ?*

Je lui lance un regard noir. Dans la catégorie des propriétaires, Rudy est à 2 sur une échelle de 10. Non seulement il ne répond jamais aux messages que je lui laisse, mais il refuse systématiquement d'admettre qu'il y a un problème. Il y a quelques mois, lorsque le réfrigérateur est tombé en panne du jour au lendemain, sa réponse a été : « Bah, pourtant, il marchait quand t'es arrivée. »

— C'est cet arbre, dis-je, il m'inquiète.

Rudy suit la direction de mon doigt qui lui indique le grand arbre en bordure de mon terrain. Je ne sais pas ce que c'est exactement, mais il a un tronc trois fois comme moi et domine majestueusement le chalet de toute sa hauteur.

— Ouais, et donc... pourquoi il t'inquiète, cet arbre ? me demande-t-il d'un ton condescendant.

Chaussée de mes bottes de pluie, je me dirige vers le coupable et pèse de tout mon poids sur son tronc. En réponse, l'arbre émet un gémissement menaçant et s'incline de cinq centimètres.

Rudy fronce les sourcils.

— Et alors ?

— Et alors, un arbre n'est pas censé bouger comme ça.

— Si, ça arrive.

— Non, Rudy. Dans la nature, les arbres font partie des choses *inanimées*.

Il tire longuement sur sa cigarette, exhale un énorme nuage de fumée.

— Très bien. Je vais appeler un élagueur. Heureuse ?

Non. Heureuse, je ne le serai que lorsque cet arbre aura disparu. Voilà un mois que ça m'angoisse et, avec la tempête qui approche, mon inquiétude est à son comble.

Je lève les yeux vers le toit de mon chalet. Il va sûrement tenir. Et l'arbre ne tombera sûrement pas. Bon, je ne mourrai sans doute pas ce soir...

De toute façon, si jamais je meurs, il n'y aura personne pour me pleurer. C'est le côté positif.

2

Rudy s’imagine que nous en avons terminé. Il est venu, m’a rassurée, et pour lui, ses obligations s’arrêtent là. J’ai bien envie de lui décocher un coup de pied dans le tibia, mais ça n’arrangerait pas mes affaires. J’aurais dû m’occuper de ce problème moi-même, dès que j’ai compris qu’il ne ferait rien, mais réparer un toit, ce n’est pas à la portée du premier venu. Il y a peut-être des tutos sur YouTube, mais sans Internet, ça me fait une belle jambe.

Est-ce à cause de mon expression préoccupée ou mes poings serrés le long du corps ? Toujours est-il que Rudy ajoute :

— Tu peux dormir sur tes deux oreilles, le chalet est solide. Crois-moi, Casey, je rigolerais pas avec ça.

Je le regarde, sceptique.

— Je t’assure, insiste-t-il. Tu sais ce que je risque en tant que propriétaire, si tu meurs écrasée par le toit ?

— Waouh, ça me touche beaucoup...

Il est loin de se douter que, le cas échéant, il n’y aurait personne pour lui tenter un procès.

— Tu peux me croire, poursuit-il, c’est pas de la pluie qui va le faire s’effondrer. Quant au grand arbre, il est là depuis longtemps, il bougera pas.

— Ton optimisme fait plaisir à voir.

Hélas, au point où on en est, il est bien trop tard pour entreprendre de grosses réparations. La tempête est prévue pour *ce soir*. Je pensais que Rudy aurait le temps de rafistoler le toit, au moins pour qu'il supporte les vents violents qui sont attendus, mais la forte rafale qui s'engouffre dans mon épaisse parka m'indique que l'heure des réparations est passée, et bien passée.

— Dis donc, ma belle...

Rudy me souffle un anneau de fumée au visage.

— Et si on allait se boire un verre la semaine prochaine, toi et moi ? Ensuite, je verrai ce que je peux faire pour ce toit.

Euh... comment lui faire comprendre que rien ne va dans sa proposition ? Déjà, il faudrait être parfaitement idiot pour boire quelques verres *avant* de grimper sur un toit ! Et puis il est hors de question que je sorte avec Rudy : il a l'âge d'être mon père ! Rien que d'imaginer sa main remontant sur ma cuisse sous la table d'un rade pourri me donne envie de vomir.

Comment en suis-je arrivée là ?

— Et si tu te contentais de réparer mon putain de toit comme le bail t'y oblige ?

Rudy me sourit de toutes ses dents jaunes. Enfin, quand je dis toutes... la plupart. L'une de ses incisives est carrément noire.

— Mon idée est quand même plus sympa, non ?

Je frémis de dégoût sous son regard qui me déshabille, même si, entre ma parka et mon jean, son imagination doit avoir du boulot. Le premier jour, quand j'ai relu le bail, à l'intérieur de ce même chalet, Rudy s'est penché sur moi pour m'indiquer où signer et j'ai senti son haleine

fétide dans mon cou. Frôler les seins d'une femme par inadvertance, ça peut arriver, mais plusieurs fois d'affilée, ce n'est plus du hasard.

J'aurais dû le déchirer sur-le-champ, ce bail. Mais j'étais aux abois, j'avais besoin d'un toit et le loyer me convenait. Avec zéro revenu, je ne pouvais pas me permettre de faire la fine bouche.

— Non merci, dis-je aussi calmement que possible.

La froideur de mon ton ne lui ôte pas son sourire lubrique. Depuis sept mois que j'habite ici, pas une seule fois je n'ai eu d'interaction avec Rudy sans qu'il essaie de me draguer. Par chance, je le vois rarement. Mais si le loyer n'était pas aussi bas, il y a longtemps que je serais partie.

— Écoute, Casey...

Il me reluque avec un sourire carnassier.

— Si tu t'angoisses pour le toit, tu peux venir dormir chez moi, en ville. Je t'hébergerai avec grand plaisir.

C'est ça, oui... Je n'ai aucune envie de passer la nuit avec Rudy et ses mains baladeuses. Plutôt être emportée par un ouragan.

— Non, sans façon.

— Allez, Casey...

Je transfère mon poids d'une jambe sur l'autre, gênée par son regard qui continue à me jauger malgré ma parka.

Il revient à la charge :

— Je parie que tu n'as même pas de quoi tenir pendant la tempête.

C'est faux. Des provisions, j'en ai plein. Même quand il n'y a pas de tempête à l'horizon. Mon garde-manger est bourré à craquer de boîtes de conserve, de kits de premiers secours, de bouteilles d'eau et de dizaines de bougies. J'ai même une lampe torche si puissante que, si

on la regarde en face, on peut s'abîmer irrémédiablement les yeux. Je suis toujours parée à toute éventualité.

— Si, j'ai tout ce qu'il me faut, dis-je d'une voix tendue.

— Ouais, mais n'empêche, Casey...

Il reste planté comme un piquet. Visiblement, il n'a pas la moindre intention de réparer mon chalet ni de partir, et ça m'embête.

— Tu seras plus en sûreté chez moi. Et s'il n'y a plus d'électricité...

Il me fait un clin d'œil.

— ... on pourra toujours se tenir chaud, tous les deux.

Je préférerais me prendre le toit sur la tête, mais au point où j'en suis, je ne réplique même pas, je veux simplement qu'il s'en aille. À partir du moment où il n'est pas venu pour faire des réparations, sa présence m'est pénible et c'est tout.

— Allez, Casey...

Il me passe un bras autour des épaules, geste bien trop familier pour un proprio de son espèce.

— Tu peux pas me dire non.

Avant mon départ pour l'université, mon père avait insisté pour m'enseigner quelques enchaînements qu'il avait appris, du temps où il donnait des cours d'autodéfense. Il m'avait montré la posture exacte à adopter et je me souviens encore de ses paroles : « Si un mec te passe le bras autour du cou pour t'attirer à lui, tu peux t'en débarrasser très facilement. »

Son conseil ? « Au lieu de repousser son bras, tu l'attrapes et tu retournes la situation à ton avantage. »

M'appuyant contre Rudy, je lui empoigne l'épaule gauche, tout en lui tordant le bras droit dans le dos. Un coup de pied à l'arrière du genou et il s'écroule dans

un glapissement de douleur, laissant échapper la cigarette de ses lèvres. Mon père m'avait expliqué que, dans ce cas de figure, il fallait ensuite se dégager et s'enfuir. M'enfuir, je veux bien, mais où ? Je suis chez moi, ici.

Alors je m'installe à califourchon sur Rudy. Tout en continuant à lui tordre le bras dans le dos, je lui enfonce mon genou dans les reins afin de le clouer au sol et j'accentue la pression sur l'articulation de son épaule.

— Putain, mais qu'est-ce qui te prend, Casey ? braille-t-il en avalant certainement de la terre. T'es folle ou quoi ?

J'augmente encore la torsion, de quelques millimètres à peine. Il hurle.

— Tu vas me casser le bras !

Je m'approche de son oreille pour que cette fois, ce soit lui qui sente mon haleine, bien qu'elle n'empeste pas comme la sienne.

— Ne t'avise plus jamais de poser tes sales pattes sur moi. *Plus jamais*. Tu piges ?

— Putain, mais qu'est-ce que t'as à t'énerver comme ça ?

Je lui tords encore plus le bras, sentant ses tendons forcer, à la limite du claquage.

— Tu piges ?

— Oui ! gueule-t-il, la figure écarlate, ses cheveux gras pleins de terre. Oui, bordel ! Laisse-moi me relever !

— Et tu vas réparer le toit. Dès que la tempête sera passée, tu viendras réparer le toit, et fissa !

Comme il ne répond pas, je resserre ma prise sur son bras.

— *D'accord ?*

— D'accord ! Tout ce que tu veux !

Je maintiens encore la pression sur son épaule, sur sa figure enfoncée dans la terre meuble. Il ne faut pas non

plus que je lui casse le bras, sinon il ne pourra pas réparer le toit. Et puis je viens de sentir une goutte de pluie. Dans un soupir, je me remets debout.

Rudy reprend un peu sa respiration avant de se relever péniblement, avec précaution. Frictionnant son épaule endolorie, il me fusille de ses yeux larmoyants.

— C'est quoi ton problème, espèce de tarée ?

Question de pure rhétorique, je suppose.

— À dans deux jours, Rudy, quand tu reviendras réparer le toit, dis-je d'un ton crispé.

Je m'attends à ce qu'il refuse ou à ce qu'il m'agresse à nouveau. Ça ne serait pas pour me déplaire, vu que j'aurais encore le dessus. Rudy ne fait que cinq centimètres de plus que moi, il a vingt ans de plus, des muscles ramollos et une épaule en vrac.

Mais mon regard suffit à lui faire baisser les yeux. Il opine du chef.

— D'accord. Je reviendrai dès que la tempête sera passée.

Avant d'ajouter :

— À condition que tu sois encore en vie.

Menace ou simple observation, je ne saurais le dire. Car il est vrai que je vais passer la nuit dans un petit chalet au toit précaire et soumis à des vents violents. Je scrute le visage fermé de Rudy : devrais-je craindre des représailles de sa part, pour lui avoir fait mordre la poussière ? Ce genre de mesquinerie serait assez dans le style du bonhomme.

Bah, c'est bien pour ça que j'ai un flingue.